LA FLUTE

ET LE TAMBOUR,

OU

LE BON TEMPS REVENU;

DÉDIÉ A LA FÉDÉRATION GÉNÉRALE.

Du 14 Juillet 1790.

IL *y avoit une fois*, (& c'eſt depuis peu, comme vous allez voir,) un prêtre & un noble, qui faiſoient à un payſan l'*honneur* de lui parler. Ils ne le faiſoient pas trop volontiers, mais ils ſavoient ſe contraindre; on apprend ce vilain métier-là, dans le grand monde; ils ſavoient faire bonne mine à mauvais jeu. Le curé ouvrit la ſéance, il s'étoit concerté en chemin, avec ſon partenaire, & tout en préparant ce qu'ils avoient à dire, ils s'étoient amuſé à jouer ſur un flageolet, de petits airs un peu anciens, mais *agréables*, tels que *Joconde*, *Du haut en bas*, *Réveillez-vous*, *les Pendus*, *Attendez-moi ſous l'orme*, *&c....* Enfin les voilà arrivés, ils entament avec le payſan, la converſation ſuivante, qui m'a été fidelement rendue par ce bon-homme.

LE CURÉ.

Je vois avec plaiſir, Guillaume, que vous travaillez toujours bien, & que vous êtes gai. On vous entend chanter du jardin de M. le *Baron*.

GUILLAUME.

Il eſt vrai, monſieur le curé, que je n'ai pas de cha-

Cour FRC 3962

Mow 6848

grin, & même je ſuis fort content ; nous nous portons bien, ma femme, mes enfans & moi ; nous ne manquons pas du néceſſaire, Dieu-merci ; la grande fédération eſt faite, *çà été, çà été, & çà ira, çà ira ;* car nous ne travaillerons plus autant pour les autres, que nous le faiſions les années paſſées.

LE NOBLE.

Vraiment non ; vous ne dépendez plus aujourd'hui de perſonne, vous êtes libres ; non-ſeulement vous ne travaillerez plus pour le roi, pour le clergé, pour la nobleſſe, pour qui que ce ſoit ; mais bientôt vous nous forcerez nous-mêmes à travailler pour vous, après vous être emparé de nos biens.

GUILLAUME.

Ne craignez pas çà, monſieur, nous ferons mieux que vous n'avez fait quand vous étiez les maîtres. Nous ſommes plus *nobles* que vous ne penſez ; vous verrez ce que c'eſt que la *roture*, quand on ne la tourmente pas.

LE CURÉ.

Eh ! mon ami, ne jurez de rien ; on vous donne la meilleure partie de nos poſſeſſions, c'eſt-là ce qui vous fera deſirer le reſte. Croyez-moi, l'appétit vient en mangeant.

GUILLAUME.

Je vous crois fort ; les gens d'égliſe & d'épée en ſont un terrible exemple ; il eſt certain que l'appétit leur eſt furieuſement venu en mangeant ; je ne ſais pas, ou plutôt je ſais trop bien où ils ont pu mettre tout ce qu'ils ont dévoré. Nous nous garderons bien de les imiter ; nous ſerons plus ſages, c'eſt-à-dire, plus juſtes qu'ils ne l'ont été..... Voyez ce qu'ils ont gagné à tout cela, on leur fait rendre gorge aujourd'hui.

LE NOBLE.

Nos ſeigneurs de la Nation ne ſont pas encore où ils penſent, nous ne céderons pas, &.....

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

LE CURÉ.

Certainement, car tout ce que nous éprouvons eſt affreux, il faut que nous faſſions une levée de boucliers.

GUILLAUME.

Pourvu que ce ne ſoit pas comme autrefois une levée de milice ou d'impôt, voilà tout ce que je vous demande..... Vous vous en ſouvenez, de cette affreuſe milice que les intendans formoient en envoyant par-tout leurs ſubdélégués, pour faire tirer au ſort nos malheureux fils; car ceux dont les noms ſortoient du fatal chapeau, antipode de celui de la liberté, (*le prêtre & l'homme à plumet ſe regardent*); ceux-là étoient obligés de quitter leurs peres, leurs meres, dont ils étoient les ſoutiens; il falloit preſque toujours auſſi qu'ils abandonnaſſent de jeunes filles prêtes à devenir leurs femmes, & dont quelques-unes n'écoutant que leur déſeſpoir, alloient s'expoſer dans les villes à tous les malheurs que peut y rencontrer l'innocence.

LE CURÉ.

En vérité, mon ami Guillaume, je ne vous reconnois plus; vous raiſonnez comme un docteur, vous parlez comme un livre.

GUILLAUME.

N'en ſoyez pas ſi étonné; l'eſprit d'un docteur, eſt plus *tortillé* que celui d'un payſan; & notre bon ſens, naturel vaut mieux que tout leur fatras. Pour ce qui eſt de parler comme un livre, *çà* n'eſt pas trop difficile : les livres ſont faits par des hommes, & un payſan eſt un homme comme un autre. Nous ſavons ces choſes-là depuis qu'on nous donne le tems de reſpirer, & que nous pouvons un peu nous inſtruire.

LE NOBLE.

L'inſtruction menera trop loin les hommes de votre état (1); on ne pourra plus les gouverner; ce ſera un déſordre épouvantable.

---

(1) *Autrefois M. le baron auroit dit*, les hommes de votre eſpece.

GUILLAUME.

Rassurez-vous, Monsieur ; ils se gouverneront si bien eux-mêmes en se soumettant à la loi, *qu'ils auront consentie*, qu'il ne pourra plus y avoir le moindre désordre.... Et c'est-là sur-tout ce qui fâche les gens, qui jusqu'ici ont pêché en eau trouble.... Croyez-vous, par exemple, qu'il ne vaut pas mieux que chaque citoyen soit un soldat libre, & que la France ait ainsi plusieurs millions de défenseurs, que quand on venoit enlever aux campagnes de pauvres jeunes gens qui ne savoient ni où ils alloient, ni pourquoi. On peut dire que c'étoit des moutons que l'on menoit à la *tuerie*. Les intendans étoient les bouchers, & les subdélégués, leurs chiens.

LE NOBLE.

Il est vrai qu'on traitoit les affaires un peu lestement.

GUILLAUME *voyant venir sa femme.*

Ne parlons plus de milice devant ma femme, elle y a perdu son frere ; c'étoit le plus honnête garçon ! Tu fais bien, Louise, de m'apporter de quoi déjeûner, je commence à avoir faim. J'ai là, avec ces Messieurs, une petite conversation qui, je crois, m'excite l'appétit ; nous parlions de l'assemblée nationale.

LOUISE.

On ne parle plus que d'elle, & de la *fédération générale ;* on n'entend plus par-tout que vive la grande assemblée nationale, & la grande *fédération*, & en vérité je crois qu'on a raison, car c'est par elle que le bon tems va nous revenir. Il faut que cette grande assemblée nationale soit composée des meilleures têtes qu'il y ait jamais eu ; il semble qu'elles soient faites tout exprès. Ça vous change le royaume, ça vous le rend heureux en un tour de main..... Ça déjeûne, mon ami, en causant avec ces Messieurs. Je m'en vais, notre petit George pourroit pleurer, & tu sais que je n'aime pas à lui en donner le tems.... Son frere qui commence à lire, me tourmente pour que je lui achete *les droits de l'homme*. Prie M. le curé de nous les procurer, on les a à présent dans toutes les écoles ; on pourra bientôt dire qu'il n'y a plus d'enfans, & tant mieux.

GUILLAUME.

Je ſuis fâché, ma Louiſe, que tu ne puiſſes pas être un peu avec nous ; mais puiſque tu es preſſée, laiſſe-moi, & retourne à ton devoir. (*Elle l'embraſſe & ſort*)..... Voilà, M. le curé, comme il vous faudroit une femme ; je ſouhaite que celle que vous aurez lui reſſemble.

LE CURÉ.

Il eſt vrai qu'on parle auſſi de nous marier, parce qu'il faut qu'il n'y ait aucune eſpece de folie dont on ne s'aviſe.

GUILLAUME.

On auroit épargné bien des malheurs, ſi depuis longtems on s'étoit aviſé, pour les prêtres, de la folie dont vous parlez.... Le déréglement des mœurs a commencé par eux. N'ayant point de femmes, ils ont cherché à ſéduire celles des autres, & ils y ont trop réuſſi..... Encore dernièrement j'ai appris qu'un curé, ſous prétexte d'inſtruire une jeune fille pour la confeſſion & la premiere communion, la faiſoit ſouvent venir au preſbytere, & qu'il lui donnoit des leçons bien différentes de celles du catéchiſme. La pauvre innocente l'a avoué depuis à l'homme qu'elle a épouſé, & qui en a fait les plus violens reproches à l'indigne miniſtre des autels.

LE NOBLE.

Il faut convenir qu'il y a dans tout cela de grands abus.

LE CURÉ.

Sans doute, mais on pourroit y remédier plus doucement.

GUILLAUME.

Non, non, il ne faut pas là de douceur, il faut tailler dans le vif. Les prêtres doivent ſe marier, & ſur-tout épouſer de braves femmes comme la mienne ; je ne ſaurois trop la donner pour modele : j'aime ſur-tout l'horreur qu'elle a de la ville, & de preſque tout ce qui s'y

fait. Nous n'y allons guere que deux fois l'année, & nous en revenons affligés de tout ce qui a frappé nos regards. Cela me rappelle une petite hiſtoire que je vais vous dire. Il y a près d'ici un bon homme, une ſorte de philoſophe que vous ne connoiſſez que de vue, parce qu'il ne fréquente pas volontiers les Meſſieurs. Nous cauſons quelquefois enſemble ; il eſt marié ; ſa femme aime la ville, & y demeure. Il me diſoit derniérement combien il y auroit de plaiſir à demeurer au village, ſi elle avoit les mêmes goûts que lui. Il me ſerra la main, en me diſant que j'étois bien heureux d'avoir une femme qui aime l'innocence de la campagne ; je l'entendis ſoupirer, je ne fis pas ſemblant de m'en appercevoir ; & pour le diſtraire, je changeai de converſation.... Nous en changerons auſſi, Meſſieurs, s'il vous plaît, car j'ai à vous parler de la petite affaire des dixmes, & je crois que c'eſt bien un peu ce qui vous amene ici.

LE CURÉ.

Vous ne vous trompez pas, il faut que nous en parlions ; car je ne ſais plus ce que veut *le ſénat auguſte.* (Comme on dit) il nous fera tourner la tête.

GUILLAUME.

Il y eſt obligé, parce qu'il eſt temps qu'il faſſe tourner la chance, quoi qu'il en puiſſe arriver aux têtes ſacerdotales & nobles..... Mais voyons ce qu'il vous demande, & ce qu'il nous accorde, peut-être nous entendrons-nous. On traitoit autrefois *de privilégié à non privilégié*, comme de *Turc à Maure ;* mais aujourd'hui on ne traite plus que de François à François, ou pour mieux dire, de frere à frere. Décidez, Meſſieurs, ſi vous voulez que nous ſoyons vos freres ou vos ennemis, votre ſort eſt dans vos mains. Vous ſur-tout, gens d'égliſe, vous vous fâchez, de ce que la *maiſon* de DIEU n'eſt plus le *temple de la fortune ;* (voilà encore que je parle comme un livre.) Eh ! bien, cherchez fortune ailleurs, celle que l'on n'acquiert que par l'hypocriſie, & l'impoſture ou les préjugés & le fanatiſme, eſt un crime, & conſéquemment un malheur.

LE CURÉ, *avec vivacité.*

Au fait, Guillaume, au fait.

GUILLAUME.

Le fait eſt que vous aviez le bien de tout le monde ; & qu'enfin il eſt temps que vous rendiez à Cézar, ce qui appartient à Cézar.

LE NOBLE.

Quand vous parlez de Cézar, le cœur me ſaigne ; hélas ! Cézar joue bien aujourd'hui, *au Roi dépouillé.*

GUILLAUME.

Nous ne lui reprocherons pas d'avoir joué, comme preſque tous les autres, *au Roi dépouillant* : il a toujours été citoyen. Auſſi avons nous pour lui les plus grands égards. Vous faites ſemblant de vous appitoyer ſur ſon ſort, & vous ne gémiſſez que du vôtre. Car vous ſavez très-bien, qu'il n'a jamais été ni auſſi puiſſant, ni auſſi ſûr du reſpect, & de l'attachement de la NATION, que depuis qu'il ſe contente d'être, *primus inter pares*....

LE CURÉ.

Il ne vous manquoit plus que de parler latin que de chaſſer ſur nos terres.

GUILLAUME.

La chaſſe eſt libre à préſent, & d'ailleurs le domaine de la ſcience devient un *communal*, qui ſera mieux cultivé déſormais, qu'il ne l'a été ſous l'Empire des hommes à priviléges..... Revenons pour la derniere fois à nos dixmes. Celles qui ſont rachetables, nous les racheterons ; celles qu'on peut ſupprimer, ſont ſupprimées, & ni ſeigneur ni prêtre ne mettra plus dans nos champs, ni le pied, ni ſur-tout la main ; & vous ne viendrez plus enfin, meſſieurs, choiſir la plus belle gerbe dans nos champs ; ainſi, *ce qui avoit paſſé très-injuſtement du tambour à la flûte, revient aujourd'hui plus juſtement de la flûte au tambour.* Gardez donc vos flûtes ; continuez de jouer votre

652

air : *du haut en bas.* Moi j'emporte ma gerbe, & m'en vais battre la caisse pour convoquer aujourd'hui une assemblée de citoyens actifs, & très-actifs ; les mêmes que vous appelliez autrefois des *paysans.* Des..... Adieu, messieurs, adieu.

FIN.